

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 7

Artikel: Les pluies de sang
Autor: A. D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256033>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

elles cessèrent tout à fait, jusqu'au jour où quelques années après le facteur Yvonne sortit de sa boîte une petite enveloppe largement encadrée de noir.

— Des nouvelles de... Paris, fit-il d'une voix incertaine.

Corentine avait senti un brouillard passer devant ses yeux ; elle s'assit sur la plus proche chaise.

— Lis, Yvonne ! murmura-t-elle de son rude organe qui s'étranglait.

Le facteur déchira l'enveloppe, déplia la feuille de papier, bordée, elle aussi, de la bande de deuil.

— Ce n'est pas de votre fils, dit-il très bas ; c'est signé de « Madeleine »...

— Lis ! répéta la veuve d'un accent plus sourd.

Et, troublé, Yvonne lut.

Elle disait, la triste lettre noire, qu'une épidémie de fièvre typhoïde sévissait dans le quartier habité par le jeune ménage Malhouët, qu'Hervé, souffrant et affaibli depuis longtemps, ainsi que maintes fois il l'écrivit à sa mère, avait été une des premières victimes du fléau. Selon son suprême désir, sa dépouille mortelle allait retourner à la terre natale. Et Madeleine, désormais seule au monde, suppliait la mère de lui permettre de venir pleurer avec elle celui que toutes deux, elles, avaient tant aimé...

Corentine ne bougea pas ; elle était comme une bête assommée.

Quand elle eut repris ses sens, elle ne fit pas répondre à l'implorante épître. Hervé était mort ; que lui importait le reste ? Que lui importait surtout l'étrangère qui s'était approprié quelques années de cette vie disparue, la femme que Corentine englobait confusément dans sa haine farouche contre la ville qui lui apparaissait comme un monstre dévorateur de ces grands enfants que restent les hommes éloignés de leur mère ?

IV

Corentine s'asseyait toujours devant la porte de la maison. Mais son regard ne sondait plus le lointain du chemin. Elle n'attendait plus rien. Elle le vivait à peine, pétifiée dans son deuil taciturne et morne, dans le souvenir épouvanlé du vœu formé jadis et si longtemps accepté : il lui éait revenu son Hervé, mais entre les planches d'un cercueil, et elle le regardait pour toujours, là-bas, sous la dalle du cimetière où, chaque matin, elle s'agenouillait !

La journée, ensuite, s'écoulait, pesante, prolongeant la pensée du pèlerinage de douleur et le rêve obscur qui, maintenant, emplissait le cerveau embrumé de la solitaire. Bientôt, elle partait aussi, son corps lassé irait dormir à côté de celui d'Hervé ! Et elle caressait le songe d'un monde autre, où, par delà la terre, les âmes se retrouvent et s'expliquent, où les enfants redeviennent petits et dociles et les mères tendres et douces, tous heureux une fois libérés de l'enveloppe humaine qui trahit, arrête les élans du cœur et l'humilité des regards...

Vers la fin d'un brûlant après-midi d'août, elle remuait ces germes d'idées dans son esprit engourdi, lorsque le son d'une voix timide la tira de sa méditation prostrée.

— Pardon, madame...

Corentine leva la tête, qu'elle tenait toujours, à présent, penchée sur sa poitrine, et son regard atone dévisagea une inconnue debout en face d'elle.

C'était une jeune femme de vingt-cinq ou vingt-six ans, modestement vêtue de deuil.

Ses chaussures et le bas de sa robe noire couverts de poussière disaient qu'elle avait dû fournir un long trajet, et un grand air de lassitude était répandu sur sa figure douce et pâle, à moitié cachée par les feuillages de la magnifique gerbe de roses que ses bras pressaient contre elle, d'un geste de tendresse.

En dépit de cet examen favorable, la veuve ne répondit pas, attendant, avec cette indifférence que, désormais, elle apportait à toutes les choses.

Et l'étrangère reprit :

— Pardon, madame... voudriez-vous me faire la charité d'un verre d'eau ?... J'arrive de loin, la chaleur est accablante, et je suis bien épuisée !

Jamais Corentine Malhouët ne s'était refusée au devoir d'accueil ; elle se leva et, désignant sa maison dit simplement :

— Entréz !

Une seconde après, elle plaçait devant la voyageuse, sur une serviette de toile bise, une jatte de lait et du pain.

La jeune femme suivait, d'un œil de tristesse étonnée, l'allure cassée de la veuve, ses gestes lents, comme désintéressés de tout, et devinant là une grande douleur, comparable peut-être à celle qui avait ravagé sa vie et faisait que rien ne lui était plus, elle remercia avec plus d'effusion.

— Merci, madame... Oh ! merci mille fois !... C'est trop de bonté !...

Corentine soupira et, soucieuse de se montrer hospitalière, fit violence à son mutisme pour demander :

— Vous n'êtes pas du pays ?

— Non, je suis Parisienne...

La vieille femme eut un tressaillement ; de la dureté vibrait dans sa voix quand, au bout d'une seconde, elle questionna :

— Alors, qu'est-ce que vous venez faire ici ?...

L'étrangère caressa du regard les roses qu'elle gardait près d'elle, sur la table ; des larmes perlèrent au bout de ses longs cils, et son organe de cristal semblait prêt à se briser, tandis qu'elle répondait :

— Je viens rendre visite à une tombe... J'ai quelqu'un ici... Est-ce loin, madame, le cimetière ?

— Tout droit... derrière l'église qu'on aperçoit de là, répliqua Corentine, si bas que son interlocutrice l'entendit à peine.

Toutes deux se turent. La hantise couturière les avait rassasiées. Chacune s'abandonnait maintenant à la torture secrète de sa vie, et elle perdirent la conscience de leur mutuelle présence.

Corentine s'était assise, les mains au long des genoux, les yeux dans le vague, immobilisée soudain en une pose d'indécile détresse.

La jeune femme ne bougeait pas davantage, son pur regard assombri, ouvert sur quelque vision d'horreur...

Cependant, elle se réveilla la première de ce cauchemar qui les paralysait ; elle se leva, remercia de nouveau et, reprenant ses roses, s'en alla vers le chemin de la démarche inégale et hâtive de ceux qui touchent à un but cher et redouté...

Corentine l'avait suivie.

Invinciblement, sans pensée, elle allait, parce qu'une puissance inconnue et irrésistible la jetait sur les pas de cette inconnue...

Toujours derrière la jeune femme, elle pénétra dans le cimetière, la vit chercher, lire les inscriptions des dalles funèbres, et enfin s'abattre, sanglotante, sur la tombe d'Hervé.

Un grand frémissement secoua la mère... La brise très douce lui apportait le murmure de la voix éplorée qui se lamentait, parlait au mort... Avec des précautions infinies, pour que ne criât point le gravier du sentier contournant le triste et gracieux enclos, tout fleuri par l'été, Corentine alors s'approcha.

Prosternée, embrassant à plein bras la pierre qui portait le nom d'Hervé Malhouët, l'inconnue laissait échapper des phrases au milieu de ses larmes :

— Je suis venue te voir, mon Hervé ! murmura-t-elle... Je n'y tenais plus !... je ne pouvais plus vivre, loin de cette place où tu dors !... C'est que tu t'es trompé, mon bien aimé !... Tu m'avais assuré que ta mère est bonne sous sa rugueuse écorce... qu'elle me permettrait d'habiter avec elle, afin que nous parlions de toi... Je lui ai écrit, comme tu l'avais ordonné, et j'ai attendu longtemps... Mais rien n'est arrivé... Pas même un mot !... Elle ne veut pas de celle que tu chérissais !... Alors, j'ai tout quitté et je suis venue !... Je resterai dans ce pays, le tien, mon aimé !... Je trouverai bien à y gagner mon pain !... Et tous les jours, comme aujourd'hui, je t'apporterai des roses... et je te pleurerai !...

Les larmes glissaient le long de ses joues, tandis qu'elle exhalait ainsi sa douleur, en paroles que brisaient les sanglots.

Soudain, elle poussa un cri et se retourna effrayée.

Corentine lui avait mis la main sur l'épaule.

— Relevez-vous, Madeleine, dit la vieille femme de sa voix rude qui tremblait ; à l'avenir, nous le pleurerons ensemble.

Jean de MONTÉAS.



Les pluies de sang

Eméric Roger, bourgeois de Delémont, nous a donné un recueil de notes qui vont de 1706 à 1800. Il raconte entre autres l'épouvante du peuple un matin en voyant la contrée couverte de sang. C'était en hiver. Ce phénomène si rare avait surexcité les intelligences et on se croyait à la veille de grandes guerres où beaucoup de sang serait répandu dans la contrée.

Le temps n'est pas encore si éloigné où la crédulité populaire ajoutait foi à la chute des pluies de sang. Ces légendes étaient inspirées par la chute de pluies colorées par des crépuscules organiques ou minéraux soulevés dans l'atmosphère par des tourbillons.

Dernièrement, M. Daubrée a transmis à l'Académie une note de M. Delamay, capitaine d'artillerie de marine, sur un fait de ce genre observé en Cochinchine le 13 décembre 1887. Le phénomène a été décrit comme suit par M. Thorausse Phù de l'arrondissement de Tay Ninh :

« Le 13 décembre dernier, je revenais à Tay Ninh, dans ma famille, sur une voiture publique où avaient pris place quatre voyageurs et deux enfants, aussi du pays, lorsque vers quatre heures, à 8 kilomètres environ de Tay Ninh, le jeune conducteur malabare, en se tournant vers moi, me demanda avec colère pourquoi j'avais répandu sur ses vêtements du sang provenant de la coupure de mes doigts. Furieux de ce reproche qui n'était pas fondé, je jetai un coup d'œil sur moi-même et, à mon grand étonnement, je trouvai mes doigts pleins de sang. A cette vue, je crus qu'ils avaient été en effet coupés, sans que je m'en fusse aperçu, par quelque chose

